

Quand on sera grandes

Naomi Tankam

Je ne pourrai me souvenir s'il s'agissait d'une journée entière, ou de deux heures, si ce souvenir est le fruit d'une compilation de mon esprit sur plusieurs années ou à l'intervalle de quelques jours. Je n'ai volontairement cherché aucune confirmation extérieure pour valider ou invalider cette réminiscence, de peur de l'ébranler.

On est deux, deux amies d'enfance. On a grandi toutes les deux ensemble depuis qu'on a 4 ans. L'adverbe précédemment employé fait référence à tous ces après-midis passés à chasser l'ennui toutes les deux, ensemble. Quand on est enfant le temps passe différemment. Alors chaque moment en dehors de l'école partagé chez l'une ou l'autre ça en fait du temps et des aventures communes !

Celle à laquelle mon souvenir fait référence s'ancre dans son nouveau chez-elle. Elle allait déménager. On n'habitait pas loin jusque-là, mais ses parents nous ont annoncé que ça changerait bientôt. C'est étrange parce que dans mes souvenirs, c'est comme si sa première maison, que j'ai proportionnellement plus connue que la seconde, n'avait pas vraiment existé. Aujourd'hui je me dis que c'est parce que la seconde nous offrait plus de liberté. Est-ce cela que Walter Benjamin appelle le "Spielraum" ?

La première fois que j'y suis allée avec elle et sa maman, c'était un chantier. Les suivantes aussi d'ailleurs. Nous y allions toutes les trois. Ces moments sur le chantier étaient pour nous synonymes d'exploration. Chaque fois que l'on arrivait, le terrain de jeu avait changé. Les couleurs, les textures, les revêtements, les ouvriers, l'occupation de la cour par les véhicules et tant d'autres éléments en constante mutation. Parfois ça en devenait à peine reconnaissable, on en venait à se perdre dans les dédales d'étages et de demi-niveaux. C'était à la fois étourdissant et stimulant.

L'espace pratiqué n'était contraint que par la peur, en tout cas pour ma part. La peur de se rendre seule dans certaines zones comme le grenier ou encore les pièces qui ne disposaient pas d'un éclairage suffisant à ma progression sereine. La lumière, c'était elle qui faisait la loi et par la même occasion qui faisait de l'extérieur mon terrain de jeux préféré. C'est là-bas que je me cachais toujours, alors j'étais plus vite découverte par les autres qui pouvaient s'aventurer avec plus de facilité à l'intérieur. Mais avec du recul je reconnais que les murmures des portes grinçantes n'avaient rien de très rassurant pour moi.

Il faut s'imaginer un chantier, des pièces à des stades d'avancement différents, et globalement pour nous le chantier présentait de nombreux avantages. Par exemple, les planches de bois sur lesquelles marcher pour éviter les crocodiles qui tentaient de nous croquer autour, ça quand le chantier était fini, ça nous a manqué. Ce qui après le chantier n'avait plus sa place, c'est tout l'imaginaire qu'on projetait de ce que ça allait devenir et ce qu'on n'allait devenir nous aussi dans cet espace.

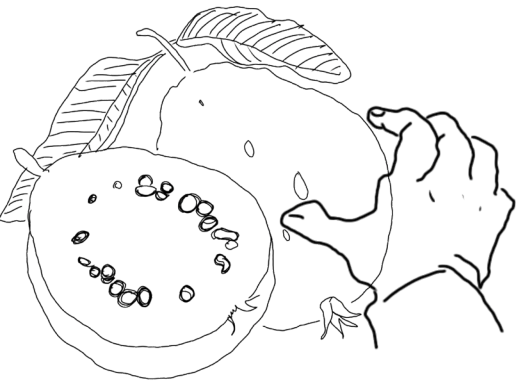
On s'imaginait que quand on serait grandes, quand ce serait terminé, le bassin serait rempli de poissons, qu'on ferait des soirées pizzas avec nos copines autour du four sur la terrasse, qu'on ferait des énormes fêtes. On pouvait tout imaginer, en écho au texte de Walter Benjamin et de celui de Michel de Certeau, l'Invention du quotidien, j'imagine que l'aspect non fini des espaces, leurs caractères non déterminés, nous permettait de tracer de multiples parcours. Cet espace de liberté contrastait déjà grandement avec la société dans laquelle on évoluait et qui en cherchant à canaliser le monde nous ôtait cet "art de se perdre".

Dans ce "château" d'autres règles s'appliquaient, c'était les nôtres, on n'avait toute liberté de les créer et de les rendre aussi partiales que nous le souhaitions à deux conditions : la prudence et le respect du travail des ouvriers. Alors, selon nos humeurs, on affichait le masque de l'un ou l'autre de nos personnages de dessins animés préférés. Il n'y avait que nous deux qui étions habilitées à revêtir ces déguisements invisibles. Le plus souvent c'est le château qui nous murmurait à l'oreille l'ordre du jour. Nous avions à enquêter sur le mystérieux occupant du sous-sol quand nous avons découvert des traces de pas non humain, qui se distinguaient à peine dans une épaisse couche de poussière ou de sciure. Cette quête ne s'essouffait que pour en rejoindre une suivante, comme la découverte d'un cadavre d'oiseau ou d'une goyave entamée laissée à même le sol qui attirait notre attention sur d'autres explorations.

Une fois la mission désignée et acceptée par les deux enquêtrices, la voie était libre à tous types de scénario. Ceux qui nous entouraient avaient ou non le privilège de faire partie de notre épopée, sans pour autant y participer activement. Parfois on pouvait demander de l'aide à un ouvrier pour qu'il nous ouvre une porte condamnée, mais nous avons bien compris que l'autonomie était à privilégier. Parfois des missions nous étaient confiées par sa maman.

La plus courante consistait à ramasser ou cueillir dans les arbres des fruits murs. Il y avait là parfois des goyaves, des citrons ou encore des papayes. La première fois c'était vraiment une aventure. Grimper dans le citronnier, c'était ce que nous avons interprété par l'expression "ramasser les citrons". Et comme il était de notre devoir de remplir les récipients vides qui se trouvaient à l'ombre de ces grandes branches, il fallait décider qui de nous deux saisisrait en premier ce tronc rugueux.

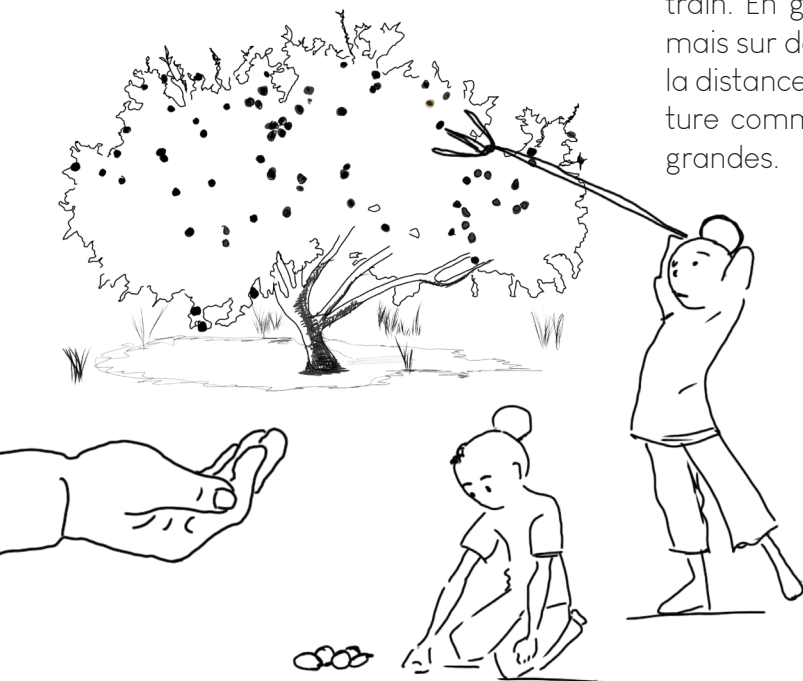
Je ne me souviens pas quels modes démocratiques nous employions entre nous. Était-ce à celle chez qui nous nous trouvions, que revenait le privilège du démarrage de la quête ? Cet arbitrage n'a à l'évidence pas fait l'objet d'un traumatisme pour moi. Je me rappelle entreprendre d'enlacer ce tronc, d'essayer de positionner mes pieds, d'abord armés de chaussures, puis dénudés. Je devais probablement les juger responsables de mon infortune. Je me rappelle l'odeur de l'écorce, des feuilles que je bouscule et dégage de mon chemin. Je me rappelle saisir un fruit puis le lâcher sous les conseils avisés de ma camarade qui ne le jugeait pas assez mur. Je me rappelle me détourner de ma mission quelques instants pour observer la vue que mon ascension avait permise, et constater avec fierté que la distance entre le sol et moi était vraiment importante. Inutile d'essayer d'objectiver avec le recul cette hauteur, au risque d'entacher un souvenir glorieux.



Ce que je retiens de cette épopée : un sentiment de fierté pour service rendu mais aussi un sentiment de pouvoir sur les oiseaux qui ne seraient pas ce jour-là en mesure de nous narguer de leur butin. Je n'ai aucun souvenir de peur ou d'un quelconque goût d'inachevé au regard de ce que le papayer pouvait nous renvoyer. Son tronc limité en aspérités ne permettait en effet pas à nos corps frêles de s'y aventurer. De même pour le goyavier, nous étions tributaires du bon vouloir de ses branches trop frêles pour soutenir notre poids. Ce n'est pas ce qui nous a arrêtées, puisque nous attendions au pied de l'arbre qu'elles daignent céder sous l'agitation qu'on leur faisait subir.



La peine était tombée : c'est la fin de la journée qui est sonnée. C'est dommage mais ce jour-là, ni elle ni moi ne réalisons que c'était probablement la dernière journée qu'on partagerait sur ce terrain de jeu avec autant d'entrain. En grandissant, on évoluera dans le même espace, mais sur des terrains de jeux différents. Aujourd'hui, malgré la distance géographique, on partage les études d'architecture comme moyen de rêver ensemble, à quand on sera grandes.



Travail réalisé dans le cadre du cours Penser les espaces du quotidien avec les jeunes - Nadja Monnet / Sylvain Maestruggi - École nationale supérieure d'architecture de Marseille, Master 1&2, 2024-2025.

